

Plant-thinking : A philosophy of vegetal life de Michael Marder

Lucile Crémier

Numéro 253, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crémier, L. (2015). Compte rendu de [*Plant-thinking : A philosophy of vegetal life* de Michael Marder]. *Spirale*, (253), 55–56.

Vers le penser-plante ?

PAR LUCILE CRÉMIER

PLANT-THINKING: A PHILOSOPHY OF VEGETAL LIFE

de Michael Marder

Columbia University Press, 223 p.

Dans *Plant-Thinking : A Philosophy of Vegetal Life*, paru en 2013, le philosophe Michael Marder cherche à questionner nos modes de pensée, d'être ensemble et au monde en Occident à l'ère du capitalisme tardif en développant, par un détour aussi philosophique que poétique, une philosophie du végétal ou « *penser-plante* ». L'auteur se penche sur cet ordre du vivant intensément exploité bien que souvent oublié dans les débats publics et philosophiques pour élaborer une philosophie à l'image et sur le mode du végétal, de laquelle il serait souhaitable d'apprendre et qui serait à investir dans la praxis humaine.

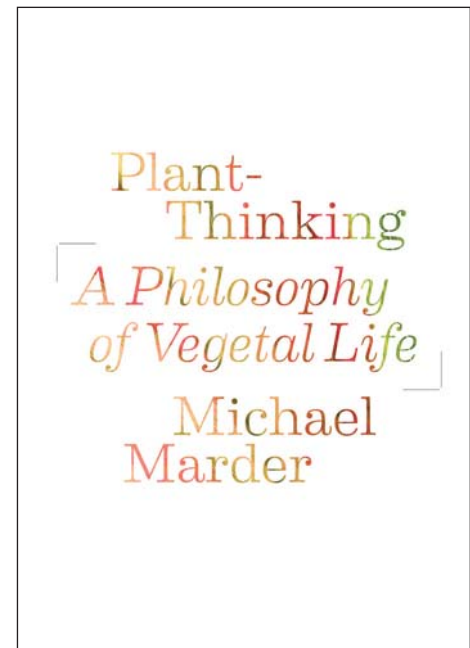
Les plantes, « *mauvaises herbes de la métaphysique* », ont en effet selon Marder une ontologie propre, puisqu'elles sont des êtres particulièrement incarnés et matériels. Elles sont toujours déjà en mouvement et en connexion avec leur environnement, leur être étant ainsi incomplet et instable. La thèse et la méthodologie de l'ouvrage sont illustrées par le concept de « penser-plante », qui implique une pratique active de « *rencontre* » philosophique, éthique et pragmatique avec le végétal. Le terme réfère à la fois au « *mode de pensée non cognitif, non conceptuel [...] propre aux plantes* », à la conception humaine des plantes, à la transformation de la pensée humaine par sa rencontre avec le végétal et à la « *relation symbiotique* » entre les plantes et cette pensée humaine post-métaphysique.

C'est en ce sens que l'ouvrage de Marder diffère des quelques autres tentatives récentes de philosophie du végétal. Contrairement au philosophe Matthew Hall, qui cherche à montrer dans son essai *Plants as Persons : A Philosophical Botany* (2011) que les plantes sont dignes du titre de « *personne* » aux sens philosophique, spirituel et presque juridique, Marder ne se

contente pas d'esquisser une éthique ou de retracer les usages du végétal sur le mode historiographique. Son projet traduit un effort de « *décolonisation* » de la pensée, cherchant à questionner et à se débarrasser des grands systèmes binaires de la modernité qui excluent les êtres non humains par leurs catégories taxinomiques. Il s'inscrit en outre dans une perspective de résistance à cette tradition, dans la lignée des penseurs de la déconstruction.

SUBVERTIR L'ALLÉGEANCE DISCIPLINAIRE : UN PROJET AVORTÉ

L'auteur propose un véritable système de pensée, construit en partant de l'ontologie vers l'épistémologie pour arriver à l'éthique – une forme habituelle de l'argument philosophique. Le corps du texte est organisé en deux parties complémentaires. Le propos procède de la défense d'une position à la proposition d'une théorie : alors que les deux premiers chapitres effectuent un travail préparatoire en justifiant le besoin d'un « penser-plante » dans le changement de paradigme post-métaphysique, les trois derniers élaborent le propos selon les trois critères épistémologiques du temps, de la liberté et de la sagesse. L'épilogue avance dix recommandations de pratiques éthiques à l'égard des plantes, calquées sur la spécificité de l'être végétal. L'autorité de l'argumentation linéaire, questionnée depuis les années 1960 dans la tradition poststructuraliste, n'est donc pas remise en cause, même si le choix de cette forme argumentative garantit l'ancrage du propos dans la tradition de la philosophie pratique contemporaine.



D'autre part, l'assise théorique de l'auteur – les auteurs principaux convoqués dans le texte sont Hegel, Heidegger et Derrida – risque de cantonner l'argument à un certain système de pensée. Dans quelle mesure peut-on raisonnablement tenter de subvertir les prémisses d'une pensée philosophique étroitement humaniste et peu encline à considérer le non humain comme un sujet, sans souffrir des limitations de ses axiomes et de ses propositions ? Qui plus est, si l'argument subversif est ancré d'entrée de jeu dans cette même tradition, la barre semble haute et l'exercice rhétorique pour le moins ardu. Par exemple, Marder exploite au cours de son argument la taxinomie moderne entre les « *ordres de la nature* » : plante – animal – humain (l'humain étant au sommet) pour arguer que la plante est plus originelle, « *génitrice* » de l'identité des plus hautes strates de la taxinomie. Bien que cette dernière soit ainsi

exploitée à son insu, l'auteur reste peu critique de la formation d'un tel discours de « l'ordre naturel » – on pense à l'étude de Michel Foucault *Les mots et les choses* (1966) – et considère à peine la nature symbiotique des relations entre ces ordres.

Aussi, le propos de l'essai aurait été mieux servi par des références puisées dans une tradition philosophique plus hétérodoxe. L'ontologie (ou l'éthique, c'est la même chose) proposée par Benedict de Spinoza (1677) offre en ce sens les outils nécessaires pour penser le sujet, humain ou non, comme un réseau de relations. De même, la pensée de la déterritorialisation développée par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Mille Plateaux* en 1980 a déjà posé les principes de multiplicité et de connectivité entre les idées et les phénomènes en déployant d'autres métonymies que la seule « plante », notamment celles du rhizome, de la meute et de l'essaim.

Si l'autorité du corpus philosophique et du mode opératoire n'est pas suffisamment remise en cause, force est de remarquer sur le plan formel que le ton de l'essai, impersonnel et binaire, nuit d'autant plus à la prégnance des enjeux politiques et éthiques de l'argument. Pourquoi ne pas assumer un ton plus frondeur, que l'on sent d'autre part dans les interventions médiatiques de l'auteur ? Pourquoi y renoncer si ce n'est pour s'adapter à une audience plus frileuse, sinon conservatrice, vis-à-vis de tels projets ?

INCARNER NOS VALEURS : LES ENJEUX DE LA FIGURATION

Si l'on se doit donc d'analyser la pertinence et l'efficacité de l'autorité disciplinaire et des théories choisies dans la défense du propos, il s'agit bien d'une question de valeurs. La condition de l'argumentation doit nous inciter à réfléchir à l'impact d'un tel ancrage de la réflexion mais aussi aux efforts rhétoriques déployés dans le cadre de la proposition. Si tout processus de figuration est un choix de représentation, motivé ou non, il est indissociable de la question éthique des systèmes de valeurs qui l'arbitrent.

Dans l'essai de Marder, la figure de la plante est présentée comme le « prototype » de l'être post-métaphysique : l'auteur calque donc sa théorie sur l'image palpable de la plante. Les figures les plus employées sont

la feuille et la graine, ce qui circonscrit implicitement le sens du signifiant « plante ». Le fait qu'aucun usage substantif des algues, plantes invasives, fougères ou autres formes végétales ne soit fait en relation avec la pensée post-métaphysique est surprenant mais significatif. Ces êtres sont tout aussi marginaux et précaires dans les grands systèmes philosophiques et leur manière d'être ensemble et dans le monde est tout aussi décentrée, anarchique et symbiotique. Peut-être sont-ils simplement moins connus, c'est-à-dire moins visibles, voire moins représentables ; peut-être n'ont-ils pas été suffisamment cités dans les grandes œuvres de la philosophie continentale moderne. On revient à la question de la valeur accordée à ce qui est désirable.

Malgré tout le potentiel heuristique de l'ouvrage, une tension demeure entre, d'une part, la volonté de l'auteur de briser un certain ordre du discours et une vision du végétal jugée caduque et, d'autre part, la persistance de l'emploi stratégique des figures vers un projet politique et éthique spécifique. Cette tension est-elle insoluble ?

PENSER UN CORPS, PENSER UN MONDE (POSSIBLE)

Marder déploie une ontologie ou en quelque sorte une essence du végétal, une plante prototype, dans le but de penser l'être à la fois *contre* la praxis autodestructrice néolibérale et capitaliste contemporaine et *vers* un monde plus sain (dans tous les sens du terme). Au cœur de cette proposition, le concept de « démocratie végétale », défini comme une pratique inclusive de formes de pensée non invasives, incarne l'horizon éthique et politique du développement du « penser-plante ». Qu'importe la théorie développée pour répondre au paradoxe de la libération du végétal par son instrumentalisation dans la figure, cette tension fondamentale n'entrave guère l'efficacité de l'argument compris dans sa dimension téléologique.

Le problème de l'essentialisme stratégique, qui sous-tend la réussite effective de l'argument par la figuration, fait écho aux difficultés ontologiques et épistémologiques du travail de déconstruction et reconstruction du concept de « femme » depuis les années 1970, tout particulièrement dans l'œuvre de la philosophe Luce Irigaray. La conception classique de la « femme »

comme inverse de l'« homme », à la fois maintenue en dessous et essentielle au maintien de la catégorie « homme » n'est pas un parallèle anodin à la critique de l'exclusion du domaine philosophique des plantes par opposition aux animaux et à l'humain.

Comme Irigaray qui repense la subjectivité féminine par l'expérience d'une anatomie féminine particulière, Marder attribue au végétal des caractéristiques et un potentiel qui lui permettent de battre le paradigme métaphysique moderne et d'avancer des alternatives concrètes. Le récent projet commun de ces deux penseurs – *Building a new world. Luce Irigaray : Teaching II*, dont la publication est prévue en juin 2015 – illustre cette convergence autant philosophique que politique.

VERS UN « PENSER-PLANTE » FERTILE ET PARADOXAL

L'ouvrage de Marder se trouve en ce sens dans une position paradoxale d'autant plus fertile qu'elle se heurte frontalement à un problème apparemment insoluble. L'enjeu fondamental du texte est une tentative de déterritorialisation, de rencontre espérée avec le végétal sur un nouveau terrain de la pensée. Mais la ligne de fuite est à la fois radicalement présente et précaire dans l'ersatz du langage : comment sortir de là si ce n'est grâce aux outils que l'on nous tend ici ? Cette question semble demeurer quelle que soit l'assise théorique d'allégeance du propos étudié, puisque d'autres penseurs, comme Brian Massumi dans *What Animals Teach Us About Politics* (2014), sont aussi aux prises avec la langue et l'ordre du concept.

On aurait voulu voir ce débat transparent dans l'analyse de Marder, mais étant donné le caractère vertigineux du problème soulevé, cette critique n'est pas à prendre comme l'évidence d'un échec de sa réflexion. L'ouvrage fait, du moins, figure de tentative d'ouvrir le champ, déjà exploré autrement dans une tradition plus hétérodoxe, d'un autre rapport à la pensée et au monde, ce qui commence par une relecture des classiques qui contiennent en germe la résistance à leurs systèmes, pour s'y infiltrer philosophes comme autant de mauvaises herbes. ┘

1. La traduction du concept, tout comme celle des citations de Marder qui suivent, est miennaise.